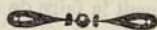


# LES MODES PARISIENNES.

## Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LOUISE, par M<sup>me</sup> ALPHONSINE MASSON (10<sup>e</sup> partie). — ALAMONTADE, par HENRI ZSCHOKKE, traduit par E. DE SUCKAU (10<sup>e</sup> partie). *Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.* — PETIT COURRIER. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



## MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

La coquetterie prend toutes les formes avec les Parisiennes, et ce n'est pas une des moins charmantes que celle que l'on peut appeler la coquetterie sentimentale, qui allie un souvenir doux et cher, don précieux d'une affection, relique sacrée d'un être enlevé par la mort, dépouille gracieuse d'une blonde tête d'enfant, à la parure de tous les jours ou à celle des anniversaires. La maison Lemonnier s'est créé en ce genre une réputation et une célébrité incontestables. Toutes les femmes visiteront avec intérêt cette espèce de petit musée, où sont rassemblés les modèles les plus variés de ce qu'on peut exécuter avec des cheveux; toutes seront charmées de l'arrangement délicat de ces cheveux, trésors d'affection que le goût a su transformer en trésors de l'art. Nous avons remarqué chez Lemonnier un bracelet de cheveux blonds et de myosotis réellement délicieux. Les cheveux, disposés en simple natte plate très-large, étaient rattachés par une boucle de myosotis de turquoises; la jolie fleur du souvenir s'embellissait d'une grâce nouvelle en entourant cette belle tresse soyeuse. Le bout du bracelet, pendant comme un bout de ceinture, était formé de petits myosotis légers et tremblants. Ce bracelet était harmonieux et sympathique au dernier point. Nous avons vu aussi, pour une jeune et charmante mère, lady W..., un autre bracelet, qu'on pourrait appeler le bijou de famille; il est formé de médaillons émaillés contenant de

belles boucles blondes ravies aux têtes charmantes de ses beaux enfants, des tresses de ses sœurs, et d'une mèche blanche rappelant le doux souvenir d'une bonne et chère aïeule.

La belle comtesse de G... vient de faire exécuter une parure complète d'un style tout à fait aristocratique. La parure se compose d'un bracelet, d'une broche et des boucles d'oreilles. Au milieu du bracelet on a placé les armes de la comtesse sur un fond de cheveux; le reste du bracelet est une espèce de torsade d'or et de cheveux d'une richesse incomparable. Outre l'originalité qui résulte de cet or mêlé si bien à ces cheveux, ce genre de bracelet a encore un avantage: c'est que les écussons en relief des armes, tout en les parant, garantissent les cheveux de tout contact et les empêchent de s'user. Que dire maintenant des bagues à légendes, à guirlandes, à torsades, des boutons, des croix, des médaillons, des chaînes? Tout cela est exquis et nouveau de forme, de façon à faire des bijoux en cheveux un des éléments de l'élégance. Nous avons admiré une si charmante chaîne, que nous ne pouvons la passer sous silence: elle était formée de trois cordons de beaux cheveux bruns et de trois cordons d'or; on se figure difficilement combien un tel arrangement est joli. Mais pour parler de tout ce qui séduit il faudrait tout citer, tant le goût qui préside à la fabrication de tout ce qu'on trouve au magasin de M. Lemonnier est sûr et approprié à ces délicates merveilles.

Les chapeaux d'hiver commencent à paraître; nous en avons vu chez mesdames Noël de ravissants en tous genres, et, disons-le, de très-tendants par leur prix.

Mesdames Noël ont fait encore un progrès cette année, elles ont su mettre leurs modes si célèbres à la portée de toutes les fortunes, et elles ont ainsi aidé le bon goût à se répandre; voilà une nouvelle manière de servir l'élégance à laquelle peu de grandes maisons prétendent. Les femmes dans une position modeste peuvent, comme les plus riches, demander un chapeau chez mesdames Noël, elles trouveront des modèles simples ou ornés à leur choix, et dont une distinction incontestable sera toujours le cachet particulier.

Nous avons remarqué parmi ces derniers un chapeau de velours noir à crevés de taffetas violet, orné de longs pans noirs derrière et d'une dentelle noire; le



dessous, orné d'une couronne de violettes et de blonde, doit aller à tous les visages. Voilà une nouveauté bien simple, très-abordable, et qui plaira à toutes les femmes comme il faut. Les chapeaux de velours épinglé gris-pâle, sur lesquels s'entr'ouvrent comme deux ailes de velours noir, garnies d'une petite dentelle, ont encore quelque chose d'exceptionnel dans leur ensemble très-séduisant pour les femmes de bonne compagnie, qui ont un égal éloignement pour ce qui est commun et pour ce qui est bizarre; mais on est sûre de ne jamais rencontrer l'un de ces deux extrêmes en s'adressant aux dames Noël.

Parmi tous ceux que nous avons admirés, trois chapeaux délicieux étaient destinés à madame de C... et à ses deux charmantes filles. Le premier, celui de la mère, était de velours épinglé blanc, orné de nœuds de dentelle croisant sur la forme, garni au bord d'une large blonde, et ayant dessous de belles fleurs d'un rouge un peu pâle.

L'une des deux sœurs avait un chapeau de taffetas rose et de crêpe coulissé et alterné, garni de longs pans de ruban derrière, et d'une ruche de blonde blanche au bord. Celui de la seconde sœur était blanc, et exactement pareil du reste. Un chapeau de velours violette des Alpes, ayant sur le fond une fanchon plate en dentelle blanche entourée de dentelle noire, et des brides également de velours et de dentelle, est d'une originalité charmante. Un autre en velours nacarat, ayant au bord du bavolet des fleurs de velours nacarat et des barbes de dentelle noire croisées sur la forme, est un des plus jolis chapeaux de visite qu'il soit possible de voir.

Une nouveauté hors ligne, ce sont les chapeaux de velours épinglé blanc avec des ornements de velours plain, des glands de plume et une dentelle de la couleur du velours; ces dentelles de couleur et ces glands de plume, dont mesdames Noël possèdent un magnifique assortiment, sortent absolument des errements de la mode vulgaire; ce chapeau a été fait avec velours, glands et dentelle marron, pour la comtesse de la Sierra-Nuova, et envoyé à Madrid, où il fera certainement sensation. Mesdames Noël vont le répéter en gros bleu pour madame Musurus, ambassadrice à Londres, et elles espèrent le voir adopté par Son Altesse Impériale la princesse Mathilde, qui les honore de son patronage, et accorde à leur maison un intérêt particulier. Les très-jeunes femmes et les jeunes filles voudront toutes avoir de ces jolis chapeaux piqués sans ouate, avec des recouvrements de velours russe en couleur claire, mauve, rose, vert Azof ou bleu de Chine. C'est gracieux, seyant et modeste comme la grâce même.

La maison Delisle vient de recevoir de Lyon des étoffes admirables qui nous donnent la meilleure opinion de la saison d'hiver qui se prépare: ses satins à raies de moire, ses robes à application de peluche et de velours sont d'une richesse et d'un éclat incompa-

rables; ses robes à volants ondulés et nuancés sont appelées à une vogue exceptionnelle parmi les femmes du grand monde. La place nous manque aujourd'hui pour passer en revue toutes ces richesses, car nous devons nous occuper de décrire à nos lectrices les formes de manteaux et de pardessus qui seront adoptées cet hiver, et dont nous leur offrons les meilleurs modèles avec notre gravure de ce jour.

ÉLIANE DE MARSY.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de modes sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

### Détails du Dessin.

1° Le *waiverley* a la forme d'un châle boiteux à capuchon, orné de deux gros glands de soie. Il est à petites raies en travers, et se trouve garni de larges rangs de velours et de deux rangs d'effilés en chenille; le second velours, étant beaucoup plus large que l'autre, n'a pas d'effilés. On peut le faire de diverses couleurs; il est très-riche en violet ou en marron.

2° Le *sapho* est un talma très-ample qu'on fait ordinairement de couleur claire. Il est garni en bas d'un velours noir très-large formant des dents, et en haut d'un collet également de velours, avec un effilé de chenille et de soie.

3° Le *zaïre* est une casaque ajustée en velours noir, coupée en pointe par derrière et remontant sous la manche pour redescendre en pointe par devant. Ce manteau est orné d'une passementerie très-riche de soie, de chenille et de jais, et garni en outre d'un long effilé de chenille. Sur la basque sont posés des médaillons formés de la même passementerie; autour des médaillons l'effilé simple est remplacé par un effilé à glands, plus petit, fait de soie et de jais également. La manche a une forme grecque, le bas est garni comme la casaque; à l'endroit du coude on voit le même médaillon de glands et de passementerie; le haut est un jockey; le devant est orné de la même manière, avec médaillon. Ce manteau, composé d'éléments très-riches, est d'un effet luxueux et charmant.

4° Le *toréador* est un talma dont le capuchon tient à une sorte de draperie ronde qui retombe devant comme un manteau espagnol; il est coupé sur les côtés, c'est par là qu'on passe les bras. Il est orné en haut d'un effilé à glands très-simple, formant collier; sur le devant, de petits glands de soie surmontés d'un bouton qui le ferment jusqu'en bas. Il n'a tout autour qu'un petit galon, non pas mis à cheval, mais posé à un doigt à peu près du bas du manteau. L'effilé du collier descend sur l'épaule et retient avec un gros gland la draperie qui continue le capuchon.

5° Le manteau *Ursuline* est un simple manteau tout fermé, à manches rondes, sans collet, et orné devant et aux manches de larges quadrilles de velours frappé,



et d'une multitude de petits boutons de velours ou de jais.

6° Le *dante* est un talma de velours noir d'une richesse admirable. Il est garni en haut de deux rangs de dentelle, interrompus par un long capuchon qui descend en pointe jusqu'en bas du manteau, et qui est orné de quatre gros glands jais, chenille et soie. Le manteau est brodé de jais tout autour et garni d'abord d'un effilé de chenille, puis d'une petite dentelle, et enfin d'une très-longue et très-magnifique dentelle qui cache un peu plus de la moitié de la jupe. Rien n'est plus magnifique et plus élégant à la fois que ce modèle, dont le prix peut être très-diminué pour les femmes qui possèdent des dentelles.

Tous ces modèles sont de la maison Gagelin.

## MAISONS CITÉES DANS LE JOURNAL.

### BIJOUX EN CHEVEUX.

**M. Lemonnier**, 10, boulevard des Italiens, passage de l'Opéra.

### ROBES BRODÉES, CONFECTION DE MANTEAUX ET MANTELETS.

**Madame Couchonnal**, 79, rue Richelieu.

### CORSETS.

**Madame Josselin**, à Paris, 27, rue Louis-le-Grand; à Londres, 47, Davies-street, Berkely square.

### SPÉCIALITÉ DE CONFECTION DE ROBES, FABRIQUE DE FOURRURES.

**Madame Léon Durand**, à la Présidence, 4, rue de la Chaussée-d'Antin.

### CACHEMIRE FRANÇAIS.

**M. Biétry**, fournisseur de S. M. l'Impératrice, 41, boulevard des Capucines.

### PLUMES, FLEURS.

**MM. A. Guersant et Cie**, 8, rue de Choiseul.

### ROBES.

**Madame Victorine Ruscol**, 104, rue Richelieu.

### LINGERIES ET NOUVEAUTÉS, TROUSSEAUX ET LAYETTES.

**Madame Payan**, 43, rue Vivienne.

### CONFECTIONS.

**Madame Bridault**, 3, rue de la Bourse.

### NÉCESSAIRES, ÉBÉNISTERIE DE FANTAISIE, BOIS SCULPTÉS.

**Audot**, 4, rue Neuve-Montmorency-Feydeau.

### COIFFURES, LINGERIES, HAUTES NOUVEAUTÉS.

**Mesdames Mourée sœurs**, au Lis de la vallée, 346, rue Saint-Honoré.

### SOIERIES, CACHEMIRE, ATELIERS DE ROBES ET CONFECTION.

**Maison Gagelin**, 83, rue Richelieu.

### DENTELLES.

**Madame Violard**, 4, rue Choiseul.

## LOUISE.

(SUITE.)

### FRANTZ A LOUISE.

Je reviens, je reviens auprès de vous, ma pauvre chère Louise! Vous m'avez alarmé à ce point que, si ma mission n'eût pas été terminée, je quittais tout pour accourir, dût en être brisée ma carrière diplomatique.

Je ne puis supporter l'idée de vous savoir malade. Je n'y veux pas croire. Je me fais cette illusion que votre cœur seul souffre, mais que votre santé est réellement meilleure que vous ne me le dites. Alors je suis rempli d'espérance, vous ne résisterez pas à mes conseils, la souffrance s'éloignera, disparaîtra, ma bien chère enfant, et vous vivrez, du moins pour votre ami, votre frère, pour celui qui voudrait pouvoir se charger de tous vos maux, qui vous aime comme sa fille. Oh! ne me dites plus que vous allez mourir; je ne suis pas si courageux que vous le croyez; quand il s'agit de vous, ma Louise, je suis le premier à m'alarmer.

Quel tableau vous me tracez de votre vie, et comme tout s'y enchaîne! Que de malheurs accumulés par un mariage de convenance! Je sais bien que tous n'ont pas les mêmes suites que le vôtre, chère amie, néanmoins je penserai toujours que l'on devrait un peu plus consulter le cœur des jeunes gens à ce moment où le bonheur de la vie devient un enjeu. — Je ne fais pas ma lettre plus longue, chère Louise; vous savez par elle que je reviens, c'est une joie si grande pour votre ami que je repousse la tristesse qui veut aussi entrer dans mon cœur, car vous êtes malade. Adieu, adieu, je puis le dire aujourd'hui : à bientôt!

Si vous avez besoin de m'écrire, adressez vos lettres à Lyon, bureau restant.

### LOUISE A FRANTZ.

O pouvoir de l'amitié! sainte consolatrice des affligés, tu as des baumes pour toutes les blessures, des consolations pour les cœurs qui n'espèrent plus, tu tiens ce que promet seulement l'espérance... Oh! revenez, re-



venez, mon bon Frantz, revenez achever ce miracle de résurrection accompli par votre bien-aimée lettre.

A mesure que je la lissais, je sentais renaître en moi tous les instincts de la vie... une chaleur inconnue circulait dans mes veines, j'eus peur de la mort, le sentiment de l'existence se réveilla dans mon âme, avec lui, mon amour pour mon fils. — Cher enfant! une seconde fois j'allais le faire orphelin! Je l'avais donc oublié? Cette pensée me fut un remords, il me sembla presque lâche d'avoir subi la maladie, qu'avais-je donc fait de mon courage? Quoi! cette pensée de ne vivre que pour lui, de me vouer tout entière à sa destinée, cette pensée, la fièvre me l'avait ravie!...

Vous m'avez sauvée, cher Frantz; sans vous, je mourais. Je veux vivre pour vous; j'en suis persuadée, vous saurez bien trouver quelque moyen de guérir mon pauvre cœur. Je ne serai plus livrée à moi-même, peu à peu mes souvenirs seront moins amers; la tendresse de mon fils me récompensera du sacrifice que je lui ai fait de mon bonheur ici-bas. Il ne me faut rien moins que vos deux affections pour me dédommager de celle d'Albert.

Je ne puis penser à la lettre que je lui ai écrite sans en être profondément émue, troublée. Que va-t-il faire? Il peut me croire morte; aura-t-il l'idée de me répondre?

ALBERT A LOUISE.

Est-ce bien possible? ne rêvai-je pas? Vous m'avez écrit, ma Louise bien-aimée!... Si vous pouviez me voir, vous seriez trop vengée de l'ingratitude, de la noirceur de mon âme, car j'ai osé douter de vous! J'ai pu oublier un moment, chère Louise, que votre enveloppe seule est terrestre, mais que c'est du ciel que vient la plus noble partie de vous-même.

Qui égalera jamais votre sainte bonté, votre abnégation, votre amour du devoir? Oui, malgré moi, j'admire des sentiments qui pourtant ont détruit tout mon bonheur... eux seuls ont été mes rivaux... Ai-je le droit de me plaindre?

Remarquez à quel point, chère Louise, l'amour est égoïste. C'est de moi d'abord que je vous parle. C'est que votre lettre a tout remué en moi. Vous avez d'une main hardie plongé au fond de mon cœur, ramenant à la surface les divers sentiments qui semblaient y être ensevelis pour toujours; vous avez rejeté tout ce qui était impur, et, à ce que vous avez gardé, vous avez dit : — Soyez à moi désormais; votre essence est pure; l'hommage que l'on me rend doit être sans alliage! Et je me suis senti comme régénéré; j'ai enfin compris, mon amie, la grandeur et la générosité de vos sacrifices. Pour qu'il en fût ainsi, il était indispensable que vous vinssiez à mon secours, ange adoré! C'est du bout de vos ailes que vous avez effacé toutes les tristesses de mon âme, calmé les derniers mouvements de ma jalousie, guéri les blessures de mon orgueil, ranimé en moi tous les bons sentiments. Merci, mille et mille

fois merci, vous m'avez rendu à la vie, au bonheur. Je sais que vous m'aimez. J'en ai le pressentiment, nous nous reverrons encore, ma bien-aimée, on ne meurt pas quand on aime? La mort y regarde à deux fois, la résistance est doublée!

Ce portrait charmant que vous voulez bien m'offrir, chère Louise, c'est à votre ami que vous le remettrez vous-même, et plus belle et plus divine encore il vous retrouvera! Oui, je reviens vers vous, votre lettre a changé tous mes projets, la *Sérieuse* a mis le cap sur France et je ne veux plus la quitter, ce que j'avais résolu d'abord afin de m'éloigner de vous de plus en plus...

Vous me parlez, chère Louise, de choses incroyables, de mariage, d'affection nouvelle; avez-vous bien réfléchi que vous vous adressiez à moi?

Albert est à vous, à vous seule.

Me supposez-vous moins de courage que vous n'en avez? Croyez-le, je suis à la hauteur de toutes les lutttes, et je saurai me vaincre dès que vous l'ordonnerez.

Aimer une autre femme? Que ne vous voyez-vous, que n'appréciez-vous tout ce que vous valez! Alors vous auriez une idée de la tâche impossible que vous m'imposiez... Non, non, ma Louise, on n'aime pas deux fois dans sa vie comme je vous aime. Votre beauté disparaîtrait, que vous charmeriez par l'esprit; votre esprit disparaîtrait, que vous charmeriez par le cœur; le cœur, c'est là la grande prune. — Heureux qui voit par là!

Vous me dites aussi : — Nommez votre fils Louis-Albert, que du moins nos deux noms soient en ce monde réunis, puisque nous n'avons pu l'être. Vous connaissez l'obstacle? En admettant un moment qu'il n'existe pas. — Non, je ne le donnerai jamais à personne! votre nom! Il a pour moi une telle signification de grâce, de beauté, de charme inné, d'irrésistible séduction, de valeur morale et intellectuelle, que l'être qui ne réaliserait pas tout cela, je ne l'aimerais certainement pas; profanant l'objet de mon culte, je le ferais, malgré moi, responsable de son infériorité.

Vous êtes une fleur rare et précieuse, madame, le parfum qui s'en exhale ne peut être donné que par elle, il embaume l'air où passe celui qui vous aime comme un encens divin, et le met tout entier à votre merci!

Connaissez donc votre puissance, ma bien-aimée, je porte vos chaînes, j'en suis heureux, fier, jaloux; car je tuerais celui qui m'en voudrait délivrer. Plus les mailles de la chaîne sont lourdes et serrées, plus je me réjouis, comme ces saints martyrs qui bénissent la main qui les frappe, sûrs d'une résurrection glorieuse!

Tout ce qui me vient de vous, chère Louise, joie ou peine, je l'aime, car le plus grand malheur qui me pourrait arriver serait de vous devenir étranger? J'ai les yeux tournés vers la France, mon âme est près de vous. Ne la sentez-vous pas? Que de choses elle vous dit; l'entendez-vous? Oui, je ressens le frisson que sa



présence a fait parcourir en vos veines... vous vous souvenez de l'absent? Oui encore... le magnétisme de vos doux regards passe sur mon visage comme une douce caresse. L'aimes-tu toujours? Ta réponse est dans mon cœur, Louise, l'électricité ne l'eût pas plus vite apportée... Voici ta réponse : — Si je l'aime!... retourne le lui dire, âme de mon âme, et qu'il soit béni!...

Adieu, adieu; ma tête s'égare, mon cœur déborde, je suis anéanti!

Enfilez les voiles, poussez le navire, soufflez, soufflez, bons vents qui me ramenez à celle que j'aime! L'espérance est à mes côtés, elle me sourit, elle essuie les larmes que mes yeux répandent à l'idée que tant de perfections ne seront pourtant jamais à moi!...

LOUISE A FRANTZ.

Ne vous est-il pas arrivé souvent, cher Frantz, d'avoir pressenti la présence d'un être aimé, ou bien l'arrivée d'une lettre attendue?

C'est de lui! c'est de lui! mon bon Frantz, et comme vous il revient!... Quel bonheur! mais je vais devenir folle! c'est à en mourir de joie, il est en France; quelques jours encore, et il sera près de moi!...

Ah! fatalité! et mon serment? J'ai juré à M. d'Escars de ne jamais me remarier! Ne jamais me remarier... Mais alors que m'importe son retour? Je ne dois pas le voir, je ne le verrai pas! Car je le sens, mon Frantz, je n'ai plus de force, la maladie m'a tout pris; entendre sa voix, entendre le bruit de ses pas entraînerait mon âme!... Je serais parjure, coupable, maudite! L'épouvante me saisit!

Ne retardez pas votre arrivée à Paris, cher Frantz, vous m'êtes indispensable pour éloigner Albert, je ne vaincrai pas seule, et pourtant je suis décidée à vaincre! Pauvre cher aimé, quelle aura été sa destinée? Elle est encore plus triste que la mienne, car il n'a pas les compensations de l'amour paternel... Venez-lui donc en aide; à lui comme à moi, prêtez le secours de votre généreuse amitié, à lui surtout! Que ne puis-je essayer toutes ses larmes! Au moment du retour, il croit pouvoir accourir près de moi! Ma porte lui sera fermée! à lui! quand je lui voudrais ouvrir les portes du ciel!...

Mais de grâce ayez pitié de moi, de lui, dites-lui que je l'aime, que je l'aime comme je sais aimer; mais que le devoir est là, impérieux, rigide, inexorable, et me tient sous son joug! Dites-lui, oh! dites-lui que je l'aime!

Adieu, mon meilleur ami, jugez votre œuvre : vous m'avez rendue à la vie, n'est-ce pas plutôt à la souffrance, au malheur? Infortunée que je suis! qui me délivrera... mon Dieu, mon Dieu!

ALPHONSINE MASSON.

(La suite au prochain numéro.)

## ALAMONTADE.

(SUITE.)

### XVIII.

Je mis sans retard ce projet à exécution, malgré l'opposition de Bertollon, qui dut enfin céder à mes prières. Je partis sans oser faire à madame Bertollon une visite d'adieu.

La tranquillité de la campagne me guérit de mon agitation. Je sentis que je n'avais jamais aimé madame Bertollon, et j'eus honte d'avoir feint auprès d'elle des sentiments qui n'avaient jamais été les miens. Ma passion n'avait été qu'un trouble enivrant causé par le malheureux amour qu'elle n'avait pu me cacher. Elle seule était à plaindre, et mon devoir était de lui rendre le repos qu'elle avait perdu.

J'avais retrouvé mon ancienne pureté et mon ancienne sérénité, un moment obscurcie comme par un épais nuage, et l'image de Clémentine se représentait à moi plus brillante et plus charmante que jamais. En quittant Montpellier, j'avais laissé la couronne et ma harpe, non que j'eusse oublié alors Clémentine, mais une sainte prudence me retint lorsque je voulus toucher aux précieuses reliques. Je croyais n'en être plus digne, et je voyais dans le tourment de l'absence et des regrets une expiation de ma faute.

Je restai un mois sans autres visites que celles de Bertollon. Il venait souvent. « Je ne puis pas vivre sans toi, me disait-il; mais je suis enchaîné dans la ville par mes affaires. »

Il fit plusieurs tentatives pour me faire revenir à Montpellier, mais en vain. Je restai dans ma salubre solitude, où je me trouvais plus heureux.

### XIX.

Je fus réveillé un matin par le domestique : « M. Larette, qui veut absolument vous parler tout de suite, » dit-il. Et Larette, un des amis de Bertollon, entra immédiatement, pâle et défait.

« Levez-vous! me cria-t-il, et venez sur-le-champ à Montpellier. »

— Qu'y a-t-il? demandai-je effrayé.

— Levez-vous, habillez-vous. Vous n'avez pas un moment à perdre. Bertollon est empoisonné et à la mort.

— Empoisonné! balbutiai-je. Et je retombai accablé sur le lit.

— Vite seulement. Il désire vous voir encore. C'est lui qui m'a envoyé. »

Je m'habillai à la hâte, en tremblant, et descendis avec lui. Une voiture nous attendait à la porte, nous y montâmes et volâmes sur la route de Montpellier.

« Empoisonné? demandai-je pendant la route:



— C'est sûr, repartit Lurette. Cependant il y a encore dans l'affaire des obscurités inexplicables. Un homme qui a pris le poison chez le droguiste est en prison. Madame Bertollon aussi est aux arrêts dans sa chambre.

— Madame Bertollon aux arrêts ! Pourquoi arrêtée ? Qui l'a fait arrêter ?

— Le magistrat.

— Le magistrat ? La police a donné dans d'aussi extravagants soupçons ? Le magistrat a cru que madame Bertollon avait pu empoisonner son mari ?

— Oui, et tout le monde le croit. Monsieur, pourquoi lever les épaules ?

— Tout le monde, dites-vous ? Continuez donc. Que voulez-vous dire ?

— Que tout le monde le croit. L'homme qui est en prison s'appelle, je crois, Valentin.

— Quoi ! Valentin ? Justement le vieux et fidèle serviteur de la maison, le plus honnête homme du monde ?...

— Eh bien, il a avoué qu'il était allé chercher le poison sur l'ordre de madame Bertollon, il y a environ huit jours.

— L'infâme menteur ! le...

— Et madame Bertollon, en apprenant cet aveu du domestique, l'a avoué sans autre explication. Ainsi, tout est prouvé.

— Elle l'a avoué ? Je suis comme hors de sens ; car je ne vous comprends pas. Qu'a-t-elle avoué ?

— Qu'elle avait fait prendre le poison par Valentin.

— C'est inouï ! Et que ce soit elle qui ait empoisonné son mari !

— C'est affreux à penser ; mais, hélas ! cela n'arrive que trop souvent. Bertollon éprouva hier matin son indisposition ordinaire ; vous savez qu'il est sujet à des étourdissements. Il demanda à sa femme, qui a dans sa chambre une petite pharmacie, de lui donner l'elixir qu'il prend ordinairement, et madame Bertollon le lui apporta dans un petit flacon bleu et doré.

— Je le connais très-bien, ainsi que l'essence.

— Elle versa elle-même l'essence dans la cuiller, la sucra et la présenta à son mari. Au bout de quelque temps, il sentit des douleurs atroces dans les entrailles. Le médecin vint ; il reconnut les effets du poison, et en trouva encore des traces dans quelques gouttes restées dans la cuiller. Le médecin fit son possible pour le sauver. Il demanda l'essence pour un essai. Madame Bertollon se révolta en demandant si on la prenait pour une empoisonneuse. Enfin ne pouvant plus, sans augmenter les soupçons, refuser de remettre le flacon, elle le donna. Cependant plusieurs médecins étaient accourus avec un délégué de la police. L'accident avait fait du bruit. Le droguiste se rappela le poison acheté par Valentin, et en indiqua l'espèce à l'employé de la police. Valentin fut aussitôt arrêté. Il rejeta tout sur sa maîtresse et sur l'ordre qu'elle lui avait donné. Madame Bertollon fut mandée devant le magistrat. Elle perdit connaissance. On lui demanda ses clefs ; on

chercha dans son armoire ; on trouva le poison qui avait été désigné par le droguiste. Il manquait une partie du poids de ce qui avait été vendu. Cependant on avait essayé l'essence du flacon bleu, et on y avait trouvé le poison. Voilà ce qui en est. Maintenant, monsieur, croyez-en ce que vous voudrez. »

J'étais plein d'horreur et ne répondis point une syllabe. Je découvrais dans tous ces faits un affreux enchaînement que ni Lurette ni aucun étranger ne pouvait remarquer. Elle m'aimait avec une passion effrayante, que notre séparation avait sans doute augmentée, loin de la détruire. De là le projet abominable de se défaire de son mari. Je me rappelai cette fougue dévorante dont Bertollon m'avait un jour parlé. Je pensai à ma dernière conversation avec elle, comment je lui avais raconté sans réflexion que j'avais avoué à son mari nos rapports, comment elle avait tressailli et s'était aussitôt informée de la manière dont Bertollon avait reçu cette confidence.

La vraisemblance s'élevait pour moi à la hauteur de la plus affreuse certitude. Je m'expliquais comment l'infamie idée avait mûri dans son sein ; je la voyais préparant l'abominable potion, et, aveuglée par sa passion, la présentant au malheureux Bertollon.

Nous arrivâmes à Montpellier. Je me précipitai vers la chambre de mon ami et bienfaiteur. « Vit-il encore ? » criai-je du bas de l'escalier. On me commanda à voix basse de ne pas faire de bruit. On me défendit l'entrée de sa chambre. Il s'était assoupi, et ce sommeil salutaire devait être un signe rassurant qu'on espérait le sauver.

« Et où est madame Bertollon ? » demandai-je.

On me répondit qu'elle avait quitté la maison de très-bonne heure dans la matinée pour se retirer chez ses parents ; que ceux-ci s'étaient faits sa caution devant la justice, et qu'elle était aux arrêts chez eux. L'influence de sa famille avait eu beaucoup de peine à lui sauver la honte de la prison. On me raconta encore confidentiellement que M. Bertollon lui avait fait donner à elle-même par un ami, quand il en était temps encore, le conseil de fuir en Italie. Elle avait hésité. Ses frères avaient insisté pour qu'elle profitât de la courte liberté qui lui était laissée. Mais sa fierté l'avait emporté. Ses paroles avaient été : « Je ne m'enfuirai point, car ce serait avouer un crime dont je ne suis pas encore et dont je ne serai jamais convaincue. »

HENRI ZSCHOKKE. Traduit par E. DE SUCKAU.  
(Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.)

(La suite au numéro prochain.)

## PETIT COURRIER.

Nous empruntons au *Courrier de Paris* quelques détails intéressants sur la saison des eaux à Biarritz, et la







MAISON  
GAGELIN



Compt. Calv. Del.

Vaverley

Sapho

Laire

Corcoran

Ursuline

Daule

Ayuntamiento de Madrid

LES MODES PARISIENNES



manière d'y vivre de Sa Majesté l'impératrice pendant son séjour :

Monsieur le rédacteur,

Je croyais que vous feriez à Biarritz l'honneur de le comprendre dans un de vos nombreux courriers, qui comprennent l'univers entier, et qui donnent un tableau si vivant et si complet du monde connu et même inconnu.

Comment avez-vous pu délaisser ainsi Biarritz? Une ville qui possède dans ses murs un roi, une impératrice, méritait bien une place dans vos colonnes; mais, puisque aucun de vos spirituels (ne pas confondre) correspondants ne s'en est occupé, permettez-moi, quoique très-indigne, de suppléer à cet oubli.

Il y eut un temps où on vivait à l'hôtel pour 6 fr. par jour, où on avait une chambre pour 2 fr., une maison entière pour 40, à Biarritz. Cet heureux temps n'est plus; on ne vit plus qu'à 45 fr. par jour dans les hôtels, et il y a des maisons dont on demande 6,000 fr. pour la saison. Aussi n'y a-t-il plus de saison que du 4<sup>er</sup> août au 45 septembre: pendant ces quarante-cinq jours, les Biarritz (on appelle ainsi les indigènes) se rattrapent de l'isolement où les laissent les baigneurs qui s'en vont chercher fortune ailleurs, à Saint-Jean-de-Luz surtout, où on ne les écorche pas autant.

Le roi de Wurtemberg est parti; il vivait très-bourgeoisement, sous le nom de vicomte de Teck, et il prenait son bain avec tout le monde, comme un simple mortel. Le commissaire de police chargé d'inscrire tous les baigneurs sur son livre imprimé d'avance en avait ainsi rempli les cases :

Nom et prénoms : Comte de Teck.

Profession : Roi !

Provenance : Wurtemberg.

Destination : Biarritz.

Motifs du voyage : Santé et plaisir.

Je souhaite pour Biarritz et pour le roi que ses vœux aient été remplis, et j'espère que le commissaire de police de Stuttgart, s'il inscrit les nobles hôtes qui vont visiter cette capitale, sera plus poli ou moins administratif.

L'impératrice reste jusqu'au 25. Elle n'ira point à l'entrevue de Stuttgart, l'impératrice de Russie n'y allant pas. On dit qu'elle en est ravie, et on le conçoit en voyant la vie à la fois simple et grave qu'elle mène ici. Rien ne la distingue que sa beauté et la simplicité de sa mise des autres baigneuses. Elle n'a point de garde; ce sont des douaniers de la garnison de Biarritz qui empêchent les curieux, affamés de la voir, de se jeter sur elle. C'est à la lettre, et même en a-t-elle fait renvoyer un, parce que, assise sur la chaise qu'elle paye comme les autres amateurs de la plage, il avait trop vivement écarté les promeneurs. Elle prend son bain à l'extrême droite du public, dont elle n'est séparée par aucune barrière. Elle a la même baigneuse que dans son temps de demoiselle, et qui lui fait faire le même plongeon.

Aussi est-elle adorée de tout le monde qu'elle connaît et appelle par son nom. Elle donne tous les dimanches un petit bal à la ville. Il n'y a que cent cinquante personnes au plus, tous ne pouvant y être invités; mais il n'y a qu'à se faire inscrire, et il suffit d'être connu de quelqu'un pour recevoir immédiatement une invitation et un gracieux compliment. A son entrée dans le salon, l'impératrice introduisit dans ces soirées une nouvelle danse qu'elle a apprise à Osborne, et qui a détrôné les fameux *Lanciers*: c'est le quadrille de sir Roger de Cowley. Je ne sais si j'écris bien le nom, mais c'est ainsi qu'on le prononce. Ce sont toujours des saluts et des passes, comme dans toutes les danses du vieux temps, où on mêlait toujours la politesse aux plaisirs. C'est un peu différent aujourd'hui.

Les autres soirées de la semaine sont employées à de petits jeux, tels que le *Furet*, le *Loup*, et à des travaux d'aiguille.

L'impératrice n'a auprès d'elle que son chambellan, M. de Tascher; son écuyer, M. de Lagrange; deux dames, madame de Montebello et madame \*\*\*; la sous-gouvernante du prince, madame de Brancion. Mais quelques autres personnes de la cour sont venues en baigneurs et font partie de la société intime, tels que M. le baron Lejeune (fils du général peintre), écuyer de l'empereur, et sa charmante femme, mademoiselle Ardoin, qu'il vient d'avoir la bonne fortune d'épouser, et qui se fait remarquer de tout le monde par ses agréments, sa bonne tenue et son élégante simplicité; M. le comte d'Aiguesvives, écuyer aussi, et tout nouvellement marié aussi à une jeune et charmante femme. M. le comte Walewski et madame la comtesse Walewska figurent depuis quatre à cinq jours parmi les hôtes de la villa. Madame Ducos, veuve du ministre; madame la marquise de Contades, etc., sont aussi à Biarritz et sont invitées aussi.

La société espagnole est fort brillante; il suffit de nommer la duchesse d'Albe, qui ne quitte jamais sa sœur; la duchesse de Medina-Coeli, fort connue à Paris par le portrait de M. Madrazo; la comtesse de Fuentès et ses charmantes filles, etc.

Tout ce brillant monde accompagne l'impératrice dans ses excursions

Sur la terre et sur l'onde,

Pour lesquelles il fait le plus beau temps du monde,

comme disait le Père Bouhours. Mais il y a des orages d'autant plus traitres que le temps est plus beau. Avant-hier, on était allé en break à Bidache, palais ruiné des Grammont, et on a été surpris par une pluie diluvienne qui a mouillé jusqu'aux os toutes les augustes voyageuses.

Dimanche dernier a été une des journées les mieux employées: l'impératrice a été voir disputer un prix qu'elle donnait aux régates de Bayonne. Puis elle a été, sur le *Pélican* (bateau à vapeur de l'État qui est à sa disposition), à Saint-Jean-de-Luz. Il y avait fête com-



manière d'y vivre de Sa Majesté l'impératrice pendant son séjour :

Monsieur le rédacteur,

Je croyais que vous feriez à Biarritz l'honneur de le comprendre dans un de vos nombreux courriers, qui comprennent l'univers entier, et qui donnent un tableau si vivant et si complet du monde connu et même inconnu.

Comment avez-vous pu délaisser ainsi Biarritz? Une ville qui possède dans ses murs un roi, une impératrice, méritait bien une place dans vos colonnes; mais, puisque aucun de vos spirituels (ne pas confondre) correspondants ne s'en est occupé, permettez-moi, quoique très-indigne, de suppléer à cet oubli.

Il y eut un temps où on vivait à l'hôtel pour 6 fr. par jour, où on avait une chambre pour 2 fr., une maison entière pour 40, à Biarritz. Cet heureux temps n'est plus; on ne vit plus qu'à 45 fr. par jour dans les hôtels, et il y a des maisons dont on demande 6,000 fr. pour la saison. Aussi n'y a-t-il plus de saison que du 4<sup>er</sup> août au 15 septembre: pendant ces quarante-cinq jours, les Biarritz (on appelle ainsi les indigènes) se rattrapent de l'isolement où les laissent les baigneurs qui s'en vont chercher fortune ailleurs, à Saint-Jean-de-Luz surtout, où on ne les écorche pas autant.

Le roi de Wurtemberg est parti; il vivait très-bourgeoisement, sous le nom de vicomte de Teck, et il prenait son bain avec tout le monde, comme un simple mortel. Le commissaire de police chargé d'inscrire tous les baigneurs sur son livre imprimé d'avance en avait ainsi rempli les cases :

Nom et prénoms : Comte de Teck.

Profession : Roi !

Provenance : Wurtemberg.

Destination : Biarritz.

Motifs du voyage : Santé et plaisir.

Je souhaite pour Biarritz et pour le roi que ses vœux aient été remplis, et j'espère que le commissaire de police de Stuttgart, s'il inscrit les nobles hôtes qui vont visiter cette capitale, sera plus poli ou moins administratif.

L'impératrice reste jusqu'au 25. Elle n'ira point à l'entrevue de Stuttgart, l'impératrice de Russie n'y allant pas. On dit qu'elle en est ravie, et on le conçoit en voyant la vie à la fois simple et grave qu'elle mène ici. Rien ne la distingue que sa beauté et la simplicité de sa mise des autres baigneuses. Elle n'a point de garde; ce sont des douaniers de la garnison de Biarritz qui empêchent les curieux, affamés de la voir, de se jeter sur elle. C'est à la lettre, et même en a-t-elle fait renvoyer un, parce que, assise sur la chaise qu'elle paye comme les autres amateurs de la plage, il avait trop vivement écarté les promeneurs. Elle prend son bain à l'extrême droite du public, dont elle n'est séparée par aucune barrière. Elle a la même baigneuse que dans son temps de demoiselle, et qui lui fait faire le même plongeon.

Aussi est-elle adorée de tout le monde qu'elle connaît et appelle par son nom. Elle donne tous les dimanches un petit bal à la ville. Il n'y a que cent cinquante personnes au plus, tous ne pouvant y être invités; mais il n'y a qu'à se faire inscrire, et il suffit d'être connu de quelqu'un pour recevoir immédiatement une invitation et un gracieux compliment. A son entrée dans le salon, l'impératrice introduisit dans ces soirées une nouvelle danse qu'elle a apprise à Osborne, et qui a détrôné les fameux *Lanciers*: c'est le quadrille de sir Roger de Cowley. Je ne sais si j'écris bien le nom, mais c'est ainsi qu'on le prononce. Ce sont toujours des saluts et des passes, comme dans toutes les danses du vieux temps, où on mêlait toujours la politesse aux plaisirs. C'est un peu différent aujourd'hui.

Les autres soirées de la semaine sont employées à de petits jeux, tels que le *Furet*, le *Loup*, et à des travaux d'aiguille.

L'impératrice n'a auprès d'elle que son chambellan, M. de Tascher; son écuyer, M. de Lagrange; deux dames, madame de Montebello et madame \*\*\*; la sous-gouvernante du prince, madame de Brancion. Mais quelques autres personnes de la cour sont venues en baigneurs et font partie de la société intime, tels que M. le baron Lejeune (fils du général peintre), écuyer de l'empereur, et sa charmante femme, mademoiselle Ardoin, qu'il vient d'avoir la bonne fortune d'épouser, et qui se fait remarquer de tout le monde par ses agréments, sa bonne tenue et son élégante simplicité; M. le comte d'Aiguesvives, écuyer aussi, et tout nouvellement marié aussi à une jeune et charmante femme. M. le comte Walewski et madame la comtesse Walewska figurent depuis quatre à cinq jours parmi les hôtes de la villa. Madame Ducos, veuve du ministre; madame la marquise de Contades, etc., sont aussi à Biarritz et sont invitées aussi.

La société espagnole est fort brillante; il suffit de nommer la duchesse d'Albe, qui ne quitte jamais sa sœur; la duchesse de Medina-Cœli, fort connue à Paris par le portrait de M. Madrazo; la comtesse de Fuentès et ses charmantes filles, etc.

Tout ce brillant monde accompagne l'impératrice dans ses excursions

Sur la terre et sur l'onde,

Pour lesquelles il fait le plus beau temps du monde,

comme disait le Père Bouhours. Mais il y a des orages d'autant plus traitres que le temps est plus beau. Avant-hier, on était allé en break à Bidache, palais ruiné des Grammont, et on a été surpris par une pluie diluvienne qui a mouillé jusqu'aux os toutes les augustes voyageuses.

Dimanche dernier a été une des journées les mieux employées: l'impératrice a été voir disputer un prix qu'elle donnait aux régates de Bayonne. Puis elle a été, sur le *Pélican* (bateau à vapeur de l'État qui est à sa disposition), à Saint-Jean-de-Luz. Il y avait fête com-



plète : messe en musique par Allard et Lamazou, régates, feu d'artifice. L'impératrice n'a vu que les régates. Un canot s'est un moment détaché du bâtiment impérial, la foule s'est précipitée sur la plage, le maire a ceint son écharpe et préparé son discours; peine perdue, hélas! c'étaient deux dames du cortège impérial, qui, ne pouvant supporter le mal de mer, s'étaient fait débarquer, et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que c'étaient justement deux dames de la localité, que la population désappointée reconnut bien vite. Pour surcroît de malheur, la mer était forte, le bateau ne pouvait débarquer; il a fallu aller chercher ces dames à la nage, et leur superbe toilette a été la proie des vagues. Qu'allaient-elles faire dans cette galère? — Autre incident : en arrivant devant Biarritz, où on ne peut aborder, il a fallu donner un signal pour faire partir les voitures pour Bayonne. Un brutal coup de canon s'est fait entendre, et la noble duchesse de Medina-Cœli s'est trouvée mal; elle et les dames trempées n'ont pu aller au bal du soir.

A propos de bal, il y en a eu un ravissant, donné par les jeunes baigneurs, et à leurs frais, à l'hôtel des Ambassadeurs. La reine du bal a été une jeune femme charmante. Imaginez-vous un enfant pour la taille et la légèreté, avec une figure rose et blanche encadrée de délicieuses boucles blondes, une bouche vermeille et des yeux d'azur. Ainsi cela s'appelle, en marjolais, commettre une indiscretion.

Je finis comme dans *Othello*. Jadis (en 1835), à Paris, un gendre assassina son beau-père, agent de change, et se brûla la cervelle ensuite. Eh bien, ce beau-père innocent et assassiné avait une autre fille, et a eu un gendre posthume plus heureux et moins féroce.

Mais je finis, car je n'en finirais plus avec Biarritz, et je ne dois pas oublier qu'il est en trop bonne compagnie dans le *Courrier de Paris* pour être égoïste.

Pour extrait : FÉLIX MORNAND.

\* M. Ferdinand de Gramont vient de publier un catalogue général des journaux politiques, littéraires, scientifiques et industriels. Son catalogue est arrêté au 9 avril 1857. A cette date, il paraissait à Paris cent dix journaux ou écrits périodiques.

Quarante seulement sont soumis au cautionnement, et ont le droit de s'occuper de politique et d'économie sociale.

Les journaux littéraires sont au nombre de quatre-vingt-quinze.

Il y a quarante-sept journaux de modes;  
Quarante-cinq journaux de bourse et d'industrie;  
Quarante-cinq journaux scientifiques;  
Trente et un recueils de lois et de jurisprudence;  
Vingt-cinq journaux de médecine;  
Dix-sept recueils administratifs;  
Quatorze journaux d'agriculture;  
Quatorze recueils bibliographiques.  
Quand on classe les journaux politiques par ordre

alphabétique, le premier et le dernier sont des journaux religieux, l'*Ami de la religion* et l'*Univers*.

La *Gazette de France* est le plus ancien des journaux; elle a été fondée en 1634 par Théophraste Renaudot.

Après la *Gazette de France*, le plus ancien journal est le *Journal des savants*, fondé en 1665.

Un grand nombre de spécialités industrielles ou scientifiques ont des journaux spéciaux; ainsi on a : le *Journal des avoués*, le *Journal des chapeliers*, le *Journal des coiffeurs*, le *Journal des commissaires de police*, le *Journal de l'éclairage au gaz*, le *Journal de la gendarmerie*, le *Journal des huissiers*, le *Journal des loteries*, l'*Archer français*, journal des tireurs d'arc; la *Lumière*, journal des photographes; le *Magnétisme*, journal des magnétiseurs; le *Moniteur de la cordonnerie*, le *Bulletin du bouquiniste*.

N'oublions pas dans cette nomenclature le *Franc-Maçon*, journal mensuel, seul journal en France de toutes les obédiences maçonniques, dont le fondateur, le propriétaire et le rédacteur en chef, trois personnes en une, est M. Dechevaux-Dumesnil.

N'oublions pas l'avant-dernier venu, un journal dont le titre est attrayant, le *Journal du plaisir*, fondé par Isambart, ayant pour chroniqueur Jules Lovy. Le *Journal du plaisir* est le moniteur des fêtes, le guide des touristes heureux, le manuel des danseurs, des promeneurs, des canotiers, le bulletin officiel des courses, des régates, des carrousels, des festivals, etc., etc.

Comme contraste, on annonce la prochaine publication du *Croque-Mort*, journal des pompes funèbres, nécrologe universel, guide à travers les cimetières de Paris.

\* M. Riésener vient de terminer à Saint-Eustache les peintures de la chapelle des Sept-Douleurs, située à côté des fonts baptismaux. Il n'a eu à peindre que les deux côtés de cette chapelle; il y a peint quatre tableaux, le *Repos de la sainte famille* pendant la fuite en Égypte, la *Présentation au temple*, le *Portement de croix* et le *Crucifiement*.

Les peintures anciennes de la voûte, représentant des anges qui portent les instruments de la passion, ont été conservées et restaurées. Ces peintures, comme celles des deux autres chapelles retrouvées sous le badigeon en 1849, ont été exécutées au dix-septième siècle.

Les peintures nouvelles de M. Riésener laissent à désirer sous le rapport du fini et du dessin. On voit qu'elles ont été faites trop à la hâte. En revanche, elles sont d'une coloration puissante et harmonieuse. Il y a longtemps que M. Riésener a pris rang parmi les coloristes.

\* L'Académie a décerné à M. Didier le premier grand prix de paysage historique, et le second grand prix à M. de Penne.

\* Deux cents jeunes personnes de différentes clas-

ses de la société ont formé dans une ville du département de la Gironde une association de secours mutuels contre le célibat.

Cette société de *mariages mutuels* est divisée, par prudence, en vingt sections, afin de restreindre autant que possible le nombre des femmes à réunir. Chaque membre verse mensuellement une cotisation de 40 fr. entre les mains de la trésorière. Ces cotisations forment un fonds annuel de 24,000 fr., auquel on joint le produit de deux loteries semestrielles, composées de lots souvent d'un grand prix, confectionnés ou offerts par les sociétaires.

En fin d'année la société peut disposer de 30 à 40 mille francs qui servent à doter deux ou trois jeunes filles désignées par le sort. Si les élues ne parviennent pas à se marier dans l'année, la somme non employée rentre dans le fonds commun, et permet de doter une ou deux sociétaires de plus l'année suivante.

Après leur mariage, les membres de l'association continuent le versement de la cotisation pendant dix ans, et doivent employer toute leur influence pour faciliter l'établissement de leurs anciennes associées. Toutes les sociétaires, mariées ou non, sont tenues de ne négliger aucune occasion de faire valoir le mérite des aspirantes; elles se doivent, en outre, aide et secours dans toutes les circonstances de la vie.

Cette société secrète d'assurance contre le célibat, créée depuis quatre ans, et dont l'existence et surtout le but sont à peine soupçonnés dans la ville où elle a pris naissance, est devenue riche et puissante au point d'avoir pu doter l'année dernière dix jeunes filles. Il est vrai que souvent 2 ou 3,000 fr. ont suffi pour déterminer certains mariages qui n'auraient jamais eu lieu sans ce secours pécuniaire, et sans l'influence ou la protection que tous les membres mettent à la disposition des futurs époux.

Le *Toulonnais* annonce qu'une société analogue s'organise dans une des principales villes du département du Var. (*Gazette de Lyon*.)

\* On écrit de Berlin :

« Le 18 septembre a été ouverte à Bonn la trentième réunion des naturalistes et médecins allemands. L'assemblée avait invité M. Alexandre de Humboldt à assister à ses séances. L'illustre savant répondit par une lettre dans laquelle il disait :

« Ce n'est pas seulement le repos nécessaire à mes forces affaiblies, mais encore la nécessité d'achever par un travail ininterrompu, au déclin de ma vie, ce qui a été imprudemment entrepris trop tard, qui m'enchaîne dans mon cabinet de travail. La douleur que j'éprouve de la privation que je m'impose ne peut être adoucie que par l'espoir de l'indulgence généreuse accordée à celui qui, suivant les paroles d'un homme, l'orgueil de la patrie, considère comme un devoir de mettre ordre à ses affaires quand la fin des choses terrestres approche. »

\* On écrit de Valderas, province de Léon, que l'on est en train de construire un beau ballon, que prétend diriger dans les airs un membre du clergé fort instruit, fort distingué, nommé Gabriel Prieto, qui est resté longtemps aux Philippines. Il est convaincu qu'il a trouvé le secret de diriger dans les airs son ballon à sa volonté, à l'aide d'un appareil aérostique. Le ballon coûtera 44,000 réaux, dont il fait tous les frais; il pourra transporter quarante personnes. Si son ballon est terminé, il compte le 29 se rendre à la chapelle de la Virgen del Comono, à trois quarts de lieue de Léon, et aller de là à Valderas, et le 30, il planera au-dessus du palais royal de Madrid, à midi. (*La Espana*.)

\* Les événements qui se passent actuellement dans l'Inde donnent de l'intérêt aux détails suivants sur les conditions physiologiques des diverses classes de la population hindoue, comparées au tempérament des Européens. Ces renseignements sont extraits d'un article publié dans la *Revue coloniale*, par M. le docteur Godineau, chirurgien de la marine.

« Le tempérament lymphatique et nerveux, qui prédomine dans les pays chauds, est aussi le plus communément observé parmi les classes de notre population. Il se traduit chez l'Hindou par les caractères suivants :

» Chairs molles, muscles grêles; forces digestives languissantes, nutrition et assimilation imparfaites; respiration peu étendue; circulation capillaire sans énergie; température du corps peu élevée; pouls parfois intermittent, habituellement rapide, toujours facile à déprimer; sang pâle, liquide, dépourvu de plasticité; disposition à l'engorgement des glandes et des viscères abdominaux, aux infiltrations et aux épanchements séreux; enfin défaut de réaction de l'organisme. Cette faiblesse radicale, ce relâchement des tissus contrastent avec la fougue des passions, les saccades d'activité physique et morale qui révèlent, chez l'Hindou comme chez l'habitant des pays chauds, un défaut d'équilibre entre le sang et les nerfs.

» Le tempérament de l'Européen transporté dans ce pays se rapproche par des modifications successives de celui de l'indigène; mais l'assimilation n'est jamais complète. Cette transformation de l'organisme, qui s'opère souvent aux Antilles d'une manière brusque, sous l'influence d'une maladie grave, a lieu ici lentement et graduellement sous l'action du temps.

» Le climat produit d'abord une stimulation générale, une exaltation de la vitalité. Ses premiers effets se manifestent à la peau par une chaleur, une irritation très-vive, par des éruptions de bourboulles et de furoncles qui couvrent le corps. Cette surexcitation de l'enveloppe dermoïde n'est que passagère; son intensité et sa durée varient suivant la richesse du sang et la force de la constitution.

» Plus vif pendant les premiers mois de séjour, l'appétit diminue insensiblement et fait place à l'anorexie pendant les fortes chaleurs. On sent alors le besoin



ses de la société ont formé dans une ville du département de la Gironde une association de secours mutuels contre le célibat.

Cette société de *mariages mutuels* est divisée, par prudence, en vingt sections, afin de restreindre autant que possible le nombre des femmes à réunir. Chaque membre verse mensuellement une cotisation de 40 fr. entre les mains de la trésorière. Ces cotisations forment un fonds annuel de 24,000 fr., auquel on joint le produit de deux loteries semestrielles, composées de lots souvent d'un grand prix, confectionnés ou offerts par les sociétaires.

En fin d'année la société peut disposer de 30 à 40 mille francs qui servent à doter deux ou trois jeunes filles désignées par le sort. Si les élues ne parviennent pas à se marier dans l'année, la somme non employée rentre dans le fonds commun, et permet de doter une ou deux sociétaires de plus l'année suivante.

Après leur mariage, les membres de l'association continuent le versement de la cotisation pendant dix ans, et doivent employer toute leur influence pour faciliter l'établissement de leurs anciennes associées. Toutes les sociétaires, mariées ou non, sont tenues de ne négliger aucune occasion de faire valoir le mérite des aspirantes; elles se doivent, en outre, aide et secours dans toutes les circonstances de la vie.

Cette société secrète d'assurance contre le célibat, créée depuis quatre ans, et dont l'existence et surtout le but sont à peine soupçonnés dans la ville où elle a pris naissance, est devenue riche et puissante au point d'avoir pu doter l'année dernière dix jeunes filles. Il est vrai que souvent 2 ou 3,000 fr. ont suffi pour déterminer certains mariages qui n'auraient jamais eu lieu sans ce secours pécuniaire, et sans l'influence ou la protection que tous les membres mettent à la disposition des futurs époux.

Le *Toulonnais* annonce qu'une société analogue s'organise dans une des principales villes du département du Var.

(*Gazette de Lyon.*)

\*\*\* On écrit de Berlin :

« Le 18 septembre a été ouverte à Bonn la trentième réunion des naturalistes et médecins allemands. L'assemblée avait invité M. Alexandre de Humboldt à assister à ses séances. L'illustre savant répondit par une lettre dans laquelle il disait :

« Ce n'est pas seulement le repos nécessaire à mes forces affaiblies, mais encore la nécessité d'achever par un travail ininterrompu, au déclin de ma vie, ce qui a été imprudemment entrepris trop tard, qui m'enchaîne dans mon cabinet de travail. La douleur que j'éprouve de la privation que je m'impose ne peut être adoucie que par l'espoir de l'indulgence généreuse accordée à celui qui, suivant les paroles d'un homme, l'orgueil de la patrie, « considère comme un devoir de mettre ordre à ses affaires quand la fin des choses terrestres approche. »

\*\*\* On écrit de Valderas, province de Léon, que l'on est en train de construire un beau ballon, que prétend diriger dans les airs un membre du clergé fort instruit, fort distingué, nommé Gabriel Prieto, qui est resté longtemps aux Philippines. Il est convaincu qu'il a trouvé le secret de diriger dans les airs son ballon à sa volonté, à l'aide d'un appareil aérostatique. Le ballon coûtera 44,000 réaux, dont il fait tous les frais; il pourra transporter quarante personnes. Si son ballon est terminé, il compte le 29 se rendre à la chapelle de la Virgen del Comono, à trois quarts de lieue de Léon, et aller de là à Valderas, et le 30, il planera au-dessus du palais royal de Madrid, à midi. (*La Espana.*)

\*\*\* Les événements qui se passent actuellement dans l'Inde donnent de l'intérêt aux détails suivants sur les conditions physiologiques des diverses classes de la population hindoue, comparées au tempérament des Européens. Ces renseignements sont extraits d'un article publié dans la *Revue coloniale*, par M. le docteur Godineau, chirurgien de la marine.

« Le tempérament lymphatique et nerveux, qui prédomine dans les pays chauds, est aussi le plus communément observé parmi les classes de notre population. Il se traduit chez l'Hindou par les caractères suivants :

» Chairs molles, muscles grêles; forces digestives languissantes, nutrition et assimilation imparfaites; respiration peu étendue; circulation capillaire sans énergie; température du corps peu élevée; pouls parfois intermittent, habituellement rapide, toujours facile à déprimer; sang pâle, liquide, dépourvu de plasticité; disposition à l'engorgement des glandes et des viscères abdominaux, aux infiltrations et aux épanchements séreux; enfin défaut de réaction de l'organisme. Cette faiblesse radicale, ce relâchement des tissus contrastent avec la fougue des passions, les saccades d'activité physique et morale qui révèlent, chez l'Hindou comme chez l'habitant des pays chauds, un défaut d'équilibre entre le sang et les nerfs.

» Le tempérament de l'Européen transporté dans ce pays se rapproche par des modifications successives de celui de l'indigène; mais l'assimilation n'est jamais complète. Cette transformation de l'organisme, qui s'opère souvent aux Antilles d'une manière brusque, sous l'influence d'une maladie grave, a lieu ici lentement et graduellement sous l'action du temps.

» Le climat produit d'abord une stimulation générale, une exaltation de la vitalité. Ses premiers effets se manifestent à la peau par une chaleur, une irritation très-vive, par des éruptions de bourbouilles et de furoncles qui couvrent le corps. Cette surexcitation de l'enveloppe dermoïde n'est que passagère; son intensité et sa durée varient suivant la richesse du sang et la force de la constitution.

» Plus vif pendant les premiers mois de séjour, l'appétit diminue insensiblement et fait place à l'anorexie pendant les fortes chaleurs. On sent alors le besoin



d'une nourriture où les excitants dominent. Les fonctions digestives étant languissantes, le chyle qu'elles séparent d'aliments peu nourrissants est moins réparateur.

D'un autre côté, l'air des pays chauds contenant sous un même volume beaucoup moins d'oxygène que celui des pays froids, l'hématose est imparfaite; de là un sang séreux et pâle, renfermant, comme le pigment, une grande quantité de carbone. Les éléments rejetés dans les pays froids par l'énergie de l'appareil respiratoire sont principalement éliminés dans les pays chauds par la peau et le foie, entre lesquels se partage l'activité que le poumon a perdue.

» Ainsi, insuffisance des actes d'hématose et de nutrition, prédominance des sécrétions cutanée et biliaire, enfin renversement d'activité fonctionnelle entre le poumon d'une part, et le foie et la peau de l'autre, tels sont les premiers effets du climat équatorial sur l'Européen.

» Cette révolution, qui s'accomplit au sein de l'organisme, dépouille le sang d'une partie de ses globules et de sa fibrine, débilite le système locomoteur, et produit cet état de langueur et d'anémie propre aux habitants de la zone torride. Elle a pour effet encore d'exalter le système nerveux.

« L'état nerveux, disent Trousseau et Pidoux, s'élève et déborde à mesure que les matériaux d'assimilation décroissent ou s'atténuent, d'abord lorsqu'on les soustrait en masse et soudainement, puis lorsque l'organisme n'en est privé que peu à peu et successivement. »

» Ainsi s'expliquent la fréquence des affections nerveuses, et au moral la mobilité des sentiments et des idées, les successions brusques d'exaltation et d'abattement que l'on remarque chez les habitants des pays chauds. C'est donc par l'appauvrissement du sang, par le ralentissement des fonctions d'hématose et de nutrition, en un mot par la conversion de son tempérament sanguin en tempérament lymphatique et nerveux, avec prédominance de l'appareil hépatique, que l'Européen s'assimile à l'Hindou, qu'il s'indigénise, suivant l'expression de M. Celle.

» Mais, nous le répétons, l'assimilation n'est jamais complète. Le premier présente, il est vrai, les caractères de l'anémie, un état de débilité et de langueur incontestable; mais il y a loin de là à la constitution molle de l'Hindou, et il faut reconnaître que des deux tempéraments, l'un est plus nerveux, l'autre plus lymphatique.

» L'homme des pays tempérés ne s'adapte donc que difficilement et d'une manière incomplète au climat de ce pays; il peut néanmoins y vivre, à la condition de ne point se livrer à un labeur trop pénible et surtout à la culture du sol.

» Le tempérament des Topas et des musulmans est celui des pays chauds; mais on n'y remarque ni la prédominance de l'élément nerveux, comme chez l'Eu-

ropéen, ni celle de l'élément lymphatique, comme chez l'Hindou.

» La classe musulmane, qui résulte du mélange de l'Hindou avec les peuples descendus des plateaux de l'Iran, présente seule les attributs de la vigueur et de la santé. Elle se distingue de la population hindoue par la hauteur de la taille, le développement du système musculaire, l'énergie de l'innervation et une meilleure constitution du sang.

» Cette supériorité physique n'est pas due seulement à une nourriture plus abondante et plus azotée, à une vie plus active, mais encore à un croisement de races. »

\*\*\* Samedi dernier est morte à Saint-Étienne, à l'âge de 107 ans, madame Antoinette Griot, veuve Pichon, née à Saint-Marcellin (Loire). Le deuil était conduit par son fils, vieillard à cheveux blancs. Cette respectable centenaire s'est éteinte en quelque sorte sans maladie. Le jeudi elle se sentit un peu indisposée, mais elle n'en fit pas moins sa promenade habituelle dans son jardin. Elle ne s'est jamais servie de lunettes, et deux jours avant sa mort elle pouvait encore travailler à l'aiguille.

\*\*\* On sait qu'il n'est pas rare de voir une jeune fille, en Amérique, recourir à la voie des annonces pour trouver un mari. Voici la manière originale dont s'annonce une fille à marier, dans les colonnes du *Water Cure Journal* :

« Je viens d'avoir vingt ans, mais je ne me marierai pas avant d'avoir deux ans de plus. Je suis graduée de l'institution Marietta. Je puis faire, et j'aime à faire tous les travaux de la maison, depuis la confection des tartes jusqu'au savonnage des chemises; je puis faire toutes sortes de travaux d'aiguille, depuis la broderie jusqu'à la couture des pantalons de tiretaine; je puis patiner, monter à cheval, danser, chanter, jouer du piano ou de l'épinette, et faire tout ce qu'on peut raisonnablement attendre de mon sexe.

» Quant à l'équitation, qu'on me permette ici une plaisanterie. Tout homme peut amener deux chevaux, me laisser le choix et dix pieds d'avance, et alors si dans un mille il m'atteint, je suis à lui; sinon le cheval est à moi. Prenez garde! les petits maîtres disent que je suis belle; ceux qui me voient froncer le sourcil m'appellent *enfant du diable*! les gens sages et sensés me traitent de folle et de capricieuse; mes amies m'appellent Molly, et mon oncle m'appelle Tom. »

Nous avons bien peur que cette belle amazone, en courant ainsi après un mari, ne tombe dans les bras d'un jockey.

\*\*\* Un des plus célèbres acteurs de l'Allemagne, M. Henri Anschutz, régisseur du *Burgtheater* (théâtre de la cour), à Vienne, a fêté, le 15 septembre, le cinquantième anniversaire de son entrée dans la carrière dramatique.



L'empereur d'Autriche a conféré à cette occasion la croix de l'ordre de Saint-Joseph à M. Anschutz. C'est la première fois qu'un acteur est décoré en Allemagne.

\* \* Un jeune couple, en élégante tenue de ville du matin, se promenait au parc dernièrement entre deux et dix heures. Au détour d'une allée, un couple campagnard, le cavalier en blouse et sa compagne en jupe rayée et en faille, se croise avec le précédent. A l'aspect de la physionomie douce et affable du jeune monsieur, le villageois n'hésite pas à réclamer de lui un petit service que doit justifier sa qualité d'habitant de la campagne, et il le prie de lui indiquer la direction de la place du Congrès.

Le couple élégant sourit d'abord à cette demande, puis il s'empresse avec l'obligeance la plus gracieuse non-seulement de satisfaire à la demande de l'étranger, mais encore de le guider jusqu'à la sortie du parc, tout en se livrant avec lui à une conversation familière de circonstance.

Mais au moment où il vient de remercier son guide, le paysan s'aperçoit que celui-ci reçoit en s'éloignant les témoignages de respect de tous les passants, et qu'un petit groupe de promeneurs qui l'avait suivi à distance se découvre à son passage.

Le villageois, d'abord intrigué de ces démonstrations, prend le parti d'aller de nouveau aux renseignements, et il apprend que ce monsieur et cette dame si complaisants, que tout le monde salue, ne sont autres que M. le duc et madame la duchesse de Brabant. On juge de la stupéfaction du campagnard et de sa compagne !

\* \* Paris va être approvisionné de poissons et d'huîtres autrement que par Dieppe, Ostende et le littoral de la mer du Nord. Voici Saint-Nazaire, la Rochelle et Rochefort, maintenant que le chemin de fer les accoste, qui vont envoyer à la capitale d'excellents poissons. Le prix du transport est fixé à 104 fr. les 1,000 kil.

\* \* M. Pommereux, directeur de la *Revue et Gazette des théâtres*, est mort la semaine dernière à Paris.

\* \* M. Louis Garneray, peintre de marine, est mort dernièrement à Paris, dans sa soixante-quatorzième année.

\* \* UN MARI RESSUSCITANT SA FEMME. — Sous ce titre, le *Staffordshire Advertiser* cite le fait suivant :

« Mercredi dernier, M. Wheeler, chirurgien à Cannock, a pratiqué l'intéressante opération de la transfusion, sur la personne d'une femme nommée Wood. Immédiatement après l'accouchement, une hémorragie terrible s'était déclarée; cette femme était mourante, elle avait même déjà, d'une voix faible, fait ses adieux à son mari, lorsque M. Wheeler eut l'idée de lui ouvrir la veine et d'ouvrir la veine à son mari; à l'aide d'un appareil spécial, il injecta dans la veine de la femme 17 onces du sang du mari; alors le poulx recommença à battre, la couleur revint aux lèvres, les

yeux se ranimèrent, et la pauvre femme dit d'une voix plus forte : « Je me sens mieux. » — Les suites de l'opération ont été heureuses. La femme est en voie de rétablissement. Le mari a ressuscité sa femme et la mort a été volée... de sa proie. »

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DE L'AMBIGU : les *Viveurs de Paris*, drame en cinq actes et huit tableaux par M. Xavier de Montépin. — Les fêtes de Wiesbaden. — THÉÂTRE DES VARIÉTÉS : rentrée de mademoiselle Déjazet.

M. Xavier de Montépin, dans un livre assez connu des amateurs de romans compliqués, a déjà présenté au public un certain nombre des personnages que nous avons vu dans son drame, seulement il est regrettable qu'il n'ait pas pu multiplier l'évocation de ses figures; les plus réelles et peut-être les mieux touchées n'apparaissent pas dans le drame, qui se trouve restreint aux éléments d'une anecdote passablement usée.

Madame de Preuil, son héroïne, est une jeune femme accomplie, belle, noble et vertueuse, si c'est une vertu d'aimer un mari qui réalise l'idéal que rêve toute femme entre dix-huit et vingt-cinq ans. Le comte Henri de Preuil est donc le plus heureux des hommes, il mérite de l'être, et le début du drame nous offre ainsi une de ces sereines et radieuses existences qui appellent les coups de tonnerre. M. René de Savenay est le serpent qui vient se glisser dans cet Eden conjugal; avec sa science de séducteur émérite, il a bien vite compris qu'il ne faut même pas essayer de séduire madame de Preuil; alors ne pouvant espérer la corrompre, il tente tout pour la perdre. Pourquoi cette œuvre de haine et de ténèbres? Pourquoi? Parce que M. René est amoureux de Berthe de Preuil? parce qu'il veut se venger? Point du tout. M. René de Savenay a parié qu'il ferait une tache à la robe de cette hermine, parce qu'il s'est engagé vis-à-vis de quelques amis *viveurs* — le vilain mot! — et oisifs, et sans vergogne comme lui, à détruire ce nid de tourteraux dont les roucoulements les troublent, dont la vue les offusque.

Pour atteindre son but, M. de Savenay commence d'abord par entraîner le jeune mari dans toutes sortes de plaisirs malsains; il le mène au bois, au bal, au souper, il le fait jouer au lansquenet sous les lambris où les camélias fleurissent, et agissant ainsi il fait d'une pierre deux coups, ou plutôt, comme disent les Anglais, *He killed two birds with a stone*, — il tue deux oiseaux d'une pierre, — car en dérangeant le mari il rend la femme malheureuse et jalouse, et ce sont deux bien bonnes dispositions pour le diable; alors il monte sa grande machine, une lettre anonyme, qui prévient ma-



dame de Preuil qu'à telle heure, tel jour, elle trouvera son mari avec une femme qu'on lui désigne, une femme horrible, effrontée, corrompue, une viveuse enfin, dont la vue seule fait trembler la pauvre délaissée, non à cause de ses vices, mais parce qu'elle a aperçu cette femme dans une loge, près de son mari, un soir, et qu'elle l'a trouvée belle, si belle, qu'elle se meurt de jalousie depuis ce moment. Elle écoute donc l'avis anonyme, et se rend au lieu indiqué, où, en croyant venir confondre son infidèle, elle se trouve face à face avec M. de Savenay. La pièce a été conduite jusque-là pour amener cette scène, et la scène, quoique prévue, connue, et faite déjà dix fois, porte coup et intéresse; on ne se demande pas pourquoi cette honnête femme ne se borne pas à crier au feu ou au voleur en s'apercevant qu'elle est tombée dans un piège grossier, on supporte de l'entendre parlementer, on écoute ses paroles éloquentes, on applaudit à sa noble indignation, et quand elle s'enfuit enfin pure et compromise à la fois, on a envie de courir après elle pour lui rendre ce bracelet qu'elle laisse aux mains de son misérable poursuivant, et qui va devenir un faux témoignage contre sa vertu. Cependant la vérité se dégage de cette atmosphère de bassesse et de crimes. M. de Preuil, éclairé à temps, revient venger sa femme, et écrase M. de Savenay sous sa colère, et la paix rentre à ce foyer où la discorde avait été un moment assise, et Cabirol, un personnage de second plan, très-amusant sous les traits de Laurent, épouse une gentille Aline qui traverse gracieusement l'action.

La pièce est jouée avec beaucoup d'ensemble par la troupe de l'Ambigu; M. Dumaine est énergique comme toujours, et a l'air d'un mari très-prêt à punir les offenseurs; mademoiselle Page est belle, élégante, et parée avec un luxe plein de goût pour représenter Berthe de Preuil; mademoiselle Marty s'est montrée violente et hardie comme il convenait sous les traits de la viveuse Esther; tout le monde du reste a suffi à sa tâche sans qu'on sentît jamais aucune désharmonie entre la pièce et ses interprètes.

Mardi a eu lieu, au théâtre de l'Opéra-Comique, la première représentation de *Don Pèdre*, opéra en deux actes et trois tableaux, paroles de MM. Cormon et Grangé, musique de M. Ferdinand Poise, l'auteur de *Bonsoir, voisin* et des *Charmeurs*.

Nous nous bornerons aujourd'hui à constater le succès de cet opéra, rempli de mélodies fraîches et originales. Le public a surtout applaudi les couplets d'introduction : *Un vieux jaloux tenait sous grille, les couplets du roi don Pèdre et la chanson arabe : D'où viens-tu, brise embaumée?* Au second acte, on a remarqué un trio bouffe, une prière à deux voix, et le fabliau intercalé dans les airs de danses. Le chœur final et la scène du dénouement ont été très-chaudement applaudis.

\* \* Les fêtes musicales qui viennent d'être données à Wiesbaden par les directeurs du Kursaal, et pour

lesquelles de nombreuses invitations avaient été faites parmi les représentants de la presse parisienne, ont été fort brillantes.

Le principal attrait de ces fêtes était la représentation de l'opéra du *Tannhauser*, de M. Richard Wagner, dont on ne connaît guère à Paris que l'ouverture, exécutée une fois aux concerts de la société de Sainte-Cécile. Les principaux rôles du *Tannhauser* étaient confiés à Tichatscheck, le plus célèbre ténor de l'Allemagne, et à mademoiselle F. Storck, prima donna du théâtre ducal de Brunswick; tous deux ont fait le plus grand plaisir et ont obtenu un brillant succès.

Outre l'exécution du *Tannhauser*, il y a eu un concert dirigé par M. Félicien David, et auquel ont concouru MM. Servais, Godefroid, mesdames Franziska Storck et Ugalde; on a exécuté entre autres morceaux des fragments du *Christophe Colomb* et du *Désert*, de M. F. David. MM. Servais et Godefroid n'ont pas recueilli au Kursaal moins d'applaudissements qu'ils n'ont l'habitude d'en recevoir à Paris. Madame Ugalde, dans la tyrolienne de *Betty* et dans la chanson à boire de *Galatée*, a fait merveille, et son succès n'a pas été moindre que celui de mademoiselle F. Storck chantant le grand air d'Éléonore, de *Fidelio*, quoique cette dernière, en sa qualité d'Allemande et chantant la musique nationale, pût compter à l'avance dans l'auditoire sur de nombreuses sympathies.

A ces solennités musicales s'est joint un bal qui a été fort brillant.

C'est M. Léopold Amat qui avait reçu mission des directeurs du Kursaal de diriger ces fêtes et d'en faire les honneurs. M. Léopold Amat s'est acquitté de sa tâche avec un goût, une amabilité et une obligeance dont tous les invités ont été charmés, et dont ils garderont le plus agréable souvenir.

Est-ce une chose à dire, et tout le monde ne le sait-il pas maintenant? Mademoiselle Déjazet joue Gentil-Bernard au théâtre des Variétés, et le joue comme toujours, admirablement. Après une interruption de plusieurs années, c'est le même entrain, le même brio, la même voix souple et claire, le même geste juste et rapide, le même regard, le même sourire, la même grâce, le même talent enfin, vif, net, original et charmant, qui nous a enchantés il y a longtemps comme aujourd'hui, et sur lequel le temps a passé sans laisser de traces.

MAXIME TERMONT.

**CHOIX DU MUSÉE PHILIPON**, album composé de dessins comiques avec texte par les dessinateurs et rédacteurs de l'ancien journal *la Caricature*. Prix particulier, pour les abonnés des *Modes parisiennes* et pour ceux du *Journal pour rire*, 4 fr., rendu franc de port sur tout point de la France.

Paris. — Typographie de Henri Plon, rue Garancière, 8.